Marie-Hélène Lafon

Marie-Hélène Lafon est née dans le Cantal en 1962. Depuis 1980 elle vit à Paris où elle enseigne les lettres classiques. Elle commence à écrire en 1996 et publie depuis 2001 chez Buchet-Chastel des romans et des nouvelles.

Le soir du chien, roman, 2001

Laurent, auvergnat pure souche, rencontre Marlène, qui n'est pas du pays, dont il tombe amoureux. Ils s'installent en haut du village dans une maison isolée pour des mois de bonheur paisible, mais, bientôt leur amour se heurte au conformisme bruyant et peu tolérant des villageois d'en bas...

Liturgie, nouvelles, 2002

Recueil sur le thème des villages perdus et des vies des habitants du pays d'en haut, là où la nature se fait rude, où l'hiver est bien trop long. C'est l'histoire éternelle des familles silencieuses et de ceux qu'elles écrasent.

Sur la photo, roman, 2003

Rémi, professeur d'histoire et de géographie, vit dans une petite maison Porte de Bagnolet. Le jour des 10 ans de sa fille Louise, il disparaît. C'est que, enfant, Rémi vivait à la campagne à l'ombre de ses deux sœurs et qu'un jour, la cadette est morte, écrasée par un autobus... Un roman sur l'enfance qui dure toujours et sur l'impossibilité d'être un homme adulte...

Ma créature is wonderful, photographies de Bernard Molins,
textes de Marie-Hélène Lafon, Filigranes, 2004

Déambulation sur les quais de Lorient en compagnie d'une femme vêtue d'un manteau rouge.

Mo, roman, 2005

Mo raconte en quatorze chapitres comment la vie de Mohammed dit Mo, a changé après sa rencontre avec Maria. Mo qui travaille dans un centre commercial et vit avec sa mère qui le méprise, est d'un tempérament effacé et secret. Au contraire, Maria qui compte garder son indépendance, n'hésite pas à affronter sa famille et à s'affirmer.

Cantal, photographies de Pierre Soissons,
textes de Benoît Parret, Fabienne Faurie, M-H Lafon
Quelque part sur terre, 2005

http://www.librairiedessignes.com

Organes, nouvelles, 2006

Treize nouvelles très courtes et intenses où le corps, la chaleur, les odeurs, les sensations, les femmes et les hommes se côtoient. Dans l'univers de la terre, de la province campagnarde, Marie-Hélène Lafon nous révèle le quotidien. Pas de superflu, les mots essentiels pour dire l'essentiel de ce qui ne se voit pas quand on le vit, de ce qui ne se dit pas quand l'on se côtoie tous les jours.
http://www.encres-vagabondes.com

Les derniers Indiens, roman, 2008

Les derniers Indiens

La France a son *wild West*, ses prairies infinies, ses troupeaux à demi sauvages. Le roman de Marie-Hélène Lafon se déroule au cœur de ce Wyoming, du côté d'Manche, Cantal, l'une des plus grandes foires aux bovins de France. Alexandre Vialatte pensait qu'il faudrait tourner des westerns auvergnats. Vers Manche, on peut encore, c'est vrai, faire un peu de rodéo pour capturer une vache rétive, puis aller échanger des silences au saloon. Mais ces temps héroïques s'achèvent. *Les derniers Indiens* raconte la fin des grands westerns. Les paysans sont nos ultimes Cheyennes. Il n'en reste presque plus. La plupart finissent solitaires, au milieu du désert, dans une grande maison noire, vide d'enfants, jouxtant une étable vide de bêtes. Les autres sont morts, ou partis. Ils ont été remplacés par des touristes et des industriels de l'élevage qu'on nomme « agriculteurs ». Avec *La Gloire des Pythre*, de Richard Millet, le roman de Marie-Hélène Lafon est l'une des plus poignantes illustrations de ce que nous sommes en train de côtoyer, dans le silence et l'indifférence : la fin d'un monde, d'une civilisation. Le récit raconte la vie quotidienne d'un frère et d'une sœur seuls dans leur ferme, autrefois prospère, après la mort de leur mère autoritaire, la vente du troupeau, la location des terres, attendant la fin et s'amenuisant dans le silence. Des souvenirs, des douleurs muettes, et au-delà, rien. Rares sont les textes à pénétrer si bien cet univers si fermé, à donner voix aux derniers paysans avec une telle justesse, un tel respect, et l'économie de mots et d'effets qui convient. Sans événements, ou presque, la tension est incessante, qui s'exerce autour des objets et des symboles, les lieux interdits, les souvenirs barricadés, les corps noués, les armoires closes, les mots lourds, les regards. *Les derniers Indiens* est, à petit bruit, un grand livre.

Pierre Jourde, in : *Le Nouvel Observateur*, 28 février 2008

La maison Santoire meurt

La maison Santoire meurt, comme un corps qui sentirait ses membres perdre leurs forces l'un après l'autre. Le livre s'ouvre sur ce constat résigné : « On ne va plus dans ces pièces du haut, on dort en bas, on vit en bas. » Dans l'espace rescapé, à l'aube du XXIe siècle, demeurent deux survivants, Marie et Jean, le frère et la sœur, la quatrième génération, la dernière. Depuis leur retraite et la mort de « la mère » en 1993, les deux vieux cohabitent en silence, dans la transparence des corps de plus en plus secs, et les « rengaines » ruminées par Marie.

Ils sont les « derniers Indiens » de la campagne auvergnate, victimes de l'inflexible tradition paysanne qui préfère ne pas laisser partir les enfants plutôt que de les voir faire de mauvais mariages. « La mère avait dit que c'était le début de la fin quand les filles de maison, de bonne maison, se mariaient avec des ouvriers. » Marie s'est pliée à ces principes. Et le temps s'est peu à peu arrêté dans la maison Santoire.

En mai 1968, voyant les images des filles aux cheveux longs et aux tuniques fleuries, Marie se sent comme « une bête préhistorique ». Elle porte les jupes de la mère, aux coupes austères et à la maille inusable, tout en lorgnant, avec des envies de coquetterie, sur les étoffes légères et colorées qui sèchent dans le jardin des voisins. Ces voisins que la mère méprisait, parce qu'ils avaient pris de gros emprunts pour informatiser leur exploitation, parce qu'ils vivaient trop fort. Elle-même native du Cantal, Marie-Hélène Lafon semble nourrir une certaine tendresse pour ces personnages, encore debout mais hors du temps, qui se sont laissé imposer une vie qui n'en était pas une. Elle plonge avec une acuité quasiment sociologique, parfois cruelle mais toujours sensible, dans un univers paysan, dur et sans échappatoire, dont Jean et Marie semblent les ultimes survivants.

Marie-Valentine Chaudon, in : *La Croix*, 17 janvier 2008

Les derniers Indiens

extrait

« Les armoires sont pleines. On ne va plus dans ces pièces du haut, on dort en bas, on vit en bas ; c'est assez grand, ça suffit, pour deux. Il ne reste jamais longtemps dans la cuisine ; il est assis devant la télé, au même endroit, son endroit, les coudes collés sur la table, les pieds rangés, il garde ses pantoufles même quand elles sont trop usées et qu'elles ne tiennent plus au talon, son dos est court et plat, il ne parle pas, la télévision dit les mots en quantité, il prononce seulement des paroles utiles, il est posé dans la cuisine, ramassé et rangé à la place qui avait été celle du père, une place d'homme au bout haut de la table, du côté du tiroir à pain. La table est trop longue, elle est devenue trop longue, la table s'est étirée, pas du côté du tiroir à pain, de l'autre côté, vers l'évier et la fenêtre. On l'occupe, on entasse, des journaux, des prospectus, des papiers, des boîtes en plastique, des emballages, des torchons, du sucre, on doit pousser le monceau pour mettre le couvert, trois fois par jour, pousser, ça tombe un peu, on rétablit. Quand il brûle les journaux et les cartons, une fois par mois, Marie est gênée ; elle préfère que la table soit pleine, que ce soit cabossé, abondant, rempli. Les bancs sont vides et longs, prévus pour quatre personnes au moins, des deux côtés, cinq en se serrant, huit en tout, ou dix, c'est vaste. Elle voudrait des chaises, il ne veut pas, il résiste, il ne la conduira pas à Riom où elle achèterait quatre chaises solides, et même six, on pourrait, on ne dépense pas, ou rien, c'est rare. On vivote. Elle ne sait pas combien il y a d'argent sur les comptes. Lui non plus ne le sait pas. Mais ils auraient assez pour six chaises en bois massif, droites, lourdes, paillées. Plus qu'assez, même sur le compte courant, sans toucher à rien d'autre. Elle rumine ça, souvent, ça et des rengaines qu'elle a, plusieurs, de toutes sortes. Elle voit ces chaises qui seraient pratiques, elle poserait des gilets sur les dossiers, on se croirait

dans un salon, ou une salle à manger, on s'appuierait, après le repas, ou dans la journée, quand on s'assied, parfois on s'assied, on peut le faire maintenant, on a le temps, personne ne dira rien. Quelqu'un qui, entrant, la trouverait assise, dans la journée, ne pourrait rien dire. D'ailleurs lui aussi s'assied, sur le banc, à sa place, le journal est ouvert devant lui, ou il tourne la tête et, par la fenêtre de l'évier, il regarde la cour des voisins, de l'autre côté de la route étroite et goudronnée qui, autrefois, était un chemin de terre. Il dit qu'il ne regarde pas, mais elle le voit, elle le sait, il regarde. Le goudron est plus propre que la terre. Pour les chaises on pourrait faire autrement. La maison est pleine de chaises. Dans les pièces du haut, il y en a quatre, au moins ; et deux, sans doute, dans la chambre du bas, celle de derrière, plus fermée que fermée. Ce sont des chaises assorties, solides, lustrées, dans son enfance on les cirait ; Marie se souvient de l'odeur chaude, elle a fait ce geste minutieux et précis, avec le chiffon doux, quand elle était jeune. Le dossier de ces chaises est arrondi, cintré, disait la mère qui les avait reçues en cadeau de mariage de son oncle et parrain, Albert. Ces chaises pourraient aller dans la cuisine maintenant. Il ne veut pas, il n'aime pas le nouveau, il ne veut rien changer, rien ajouter, il veut que tout reste comme avant, avant quoi, avant toute la vie, avant. Les bancs sont comme avant, ils ont toujours été là, dans cette maison. Changer est inutile. Ce qui est nouveau fait illusion au début et ensuite on se rend compte que c'est moins bien. Il dirait ça. Elle le comprend. Elle ne parle de rien. Elle rumine ses rengaines. Elle ne s'ennuie pas. Quand il est dans la maison avec elle, il n'empêche pas, il ne la gêne pas, elle tournicote, elle pense quand même, il dit qu'elle ramone, parce qu'elle fait un bruit de gorge en remuant la tête. Ils ne se dérangent plus l'un l'autre. L'hiver il reste beaucoup dans la

cuisine. Elle voit son dos, ses jambes sous le banc, ses bras, rangés, il est immobile, sauf le bout du pied gauche qui, parfois, tressaille, tressaute et frémit. La pantoufle tombe, il la rattrape en s'aidant du pied droit, la rechausse sans se pencher, et c'est tout le mouvement qu'il donne à son corps, avec le geste du bras droit pour tourner les pages du journal étalé sur la table. La place doit rester libre pour ouvrir le journal en grand. C'est la juste mesure dont ils ont besoin, l'un et l'autre, sur cette table. Quand Marie était plus jeune, il y a huit ou neuf ans encore, elle pensait qu'il faudrait remplacer cette table par une plus petite. Et ronde. Elle en voyait dans les catalogues de la mère ; les maisons n'envoyaient plus les catalogues, mais elle avait gardé les derniers. Il n'y a pas de mode pour les tables rondes à quatre pieds. Elle connaissait les dimensions. L'après-midi, avec le mètre de couturière, elle essayait. On aurait eu beaucoup plus de place pour passer, pour circuler, entre cette table et les deux fenêtres. On aurait pu mettre un canapé, contre le mur, en face de la télé. C'étaient ses pensées. Il y avait des canapés dans les catalogues, avec des accoudoirs en bois verni. Ils étaient difficiles à imaginer, elle n'avait pas mesuré, même quand elle était plus jeune. Maintenant elle ne le ferait plus. Ces choses passaient. Comme l'envie des vêtements. Elle portait les affaires de la mère ; pourquoi acheter, elles avaient le même corps, sec, de plus en plus sec, les manches étaient un peu courtes, les jupes en maille allaient bien, un pli creux devant, un pli creux derrière, bleu marine, marron. Elle avait d'abord lavé, plusieurs fois, lavé, laissé sécher dehors et repassé, pour l'odeur. L'odeur de la mère, pointue et rêche, était partie. Il restait des réserves dans l'armoire de la grande chambre où l'on n'entrait plus ; les piles étaient nettes, tendues par les mains de la mère, hautes, surtout celle des vêtements de nuit ; la mère gardait deux robes de chambre en molleton acrylique, du même modèle, l'une verte, l'autre bordeaux. Si l'on doit aller à l'hôpital il faut avoir tout. Ne pas manquer, ne pas montrer si on manque, de quoi on manque. La mère vivait là, dans les piles d'habits froids, elle restait, on restait, ensemble, dans la maison. Marie continuait, dans ses

habits, contre elle. Lui avait pleuré au moment de la mort de la mère. Deux fois ; au funérarium, pendant la mise en bière, et ensuite dans l'église debout à côté d'elle avec le regard des gens sur eux, et Marie entendait ce qu'ils pensaient, comment ils feront sans la mère comme les autres il faudra bien qu'ils s'arrangent. Elle entendait ça dans sa peau, elle ne pensait pas à la mère et n'avait pas pleuré. Il était debout, puis assis, puis debout à côté d'elle, ses joues luisaient, ça coulait de lui, ça glissait sans bruit. Il se tenait là, au milieu, ses mains pendaient. Il était le fils, le frère. »

Un écrivain de la lisière

Marie-Hélène Lafon, à l'exception de Mo*, l'action ténue de vos textes se déroule dans l'univers d'un Cantal désolé. Pourquoi décrivez-vous systématiquement ce microcosme peuplé de vies frustes ?*

Parce que l'expérience première est celle-là. Je suis née là-dedans. Je suis un écrivain, un être, de la lisière. *Ma vie parmi les ombres* de Richard Millet m'a aidé à comprendre combien je venais du pays de la mort. Nous venons, lui et moi, d'une société défunte et qui n'en finit pas de puer la mort. Le monde d'où je viens et dont il est question dans tous mes livres est mort-né. C'est une impression ineffaçable, qui dure toujours, au présent, comme dans *Sur la photo*. J'ai été obligée de m'inscrire, par le hasard de ma naissance, dans un pays exsangue, vidé. Un pays sucé jusqu'au sang par l'exode rural. Et même *Mo*, qui est un livre du bitume, porte les stigmates d'une mort annoncée, tout au moins d'une vision extrêmement désespérée de ce qui pourrait advenir du monde de la cité. Je travaille dans ce monde-là ; j'ai les mains dans le cambouis. J'enseigne la langue française, le latin et le grec, à des élèves issus à 80% des communautés maghrébines et africaines. Je sens que la situation est de plus en plus tendue entre eux et le monde et je me demande quelle place ils auront, comment ils feront pour y trouver du sens. Je mesure mon impuissance et je ne peux pas me mettre hors-jeu. Les fenêtres de la salle où j'enseigne, Porte de Bagnolet, donnent sur le périphérique et le centre commercial Auchan Bel Est. Voilà leur espace de liberté, de désir... .../...

A l'instar de Claude Simon, on sent chez vous un souci constant de la recherche d'une impossible adéquation entre fond et forme. Vous semblez façonner vos phrases...

Je les façonne et je les fais sonner. Mes phrases sont des coulées

textuelles et sexuelles. Je les façonne dans le travail d'établi, reprenant, laissant poser, déplaçant la virgule... Je suis tendue sur ce fil-là. Tant que je marche dessus, il vaut peut-être la peine que je publie. La phase ultime du façonnage est le faire sonner. Je ne peux faire ça que la nuit. Et curieusement, la nuit à Paris. Parce que la vraie nuit de là-haut, c'est insensé. Rien n'y tient. Mais ici, toutes fenêtres fermées, je dis et je répète à voix haute. J'entends et j'ajuste. Je pense souvent à Claudel, au verset, au souffle. Je cherche à ce que ça respire au plus juste. D'où ces essais sur la ponctuation dont je mesure moi-même le caractère licencieux. Je peux camper sur une virgule pendant trois semaines. Je suis guettée - peut-être, je ne sais pas - par le formalisme. Cette obsession-là peut vous figer une langue, la stériliser complètement. C'est très délicat à manier. Je trouve, à cet égard, que beaucoup de textes contemporains ne sont pas finis.

Écrivant, éprouvez-vous la nécessité de lire vos contemporains ?

Oui, je lis mes contemporains parce que ça relève, il me semble, d'un principe de discipline pour qui a la prétention d'écrire. J'ai un trio de tête, un triangle des Bermudes : Pierre Michon, Richard Millet et Pierre Bergounioux. *Les Vies minuscules* de Michon sont pour moi une sorte de bréviaire. C'est un livre fondateur qui a nourri mon désir d'écrire. Et je me réserve régulièrement le plaisir de découvrir d'autres textes de Michon. *Vie de Joseph Roulin*, par exemple, est là, sur ma table. Il m'attend ; j'ai rendez-vous. Millet, c'est très différent. Il a écrit quatre grands livres : *La Gloire des Pythre*, *L'Amour des trois sœurs Piale*, *Ma vie parmi les ombres* et *Le Renard dans le nom*. Sa production en amont ou en aval me laisse de glace, voire m'irrite, car j'y cherche une langue que je ne retrouve pas. Ce qui m'intéresse dans les œuvres citées, c'est avec quels moyens Millet va au bout de la phrase et avec quels moyens il nous exhorte à y aller nous, lecteurs. Quant à Bergounioux dont j'ai la chance d'avoir rencontré le corps d'ascète, j'ai assez peu fréquenté son œuvre

romanesque : *Miette* et *La Mort de Brune* bien sûr, mais aussi le très émouvant *Un peu de bleu dans le paysage*. J'ai plutôt été marquée récemment par ses *Carnet de notes*. Ils me font un puissant effet. Il y a une apparente sécheresse de la langue, une ardeur à être qui me confond et une violence propre au processus d'écriture.

Pouvez-vous expliciter cette préhension de l'acte d'écrire comme acte de violence ?

Je pense que l'écriture est une étreinte avec le matériau verbal. Et qui dit étreinte, dit lutte, violence, viol. C'est de l'empoignade, du corps à corps avec la viande des mots. Pour moi, c'est d'abord et avant tout ça. Ça n'a pas de fin. Il y a comme une sorte de labyrinthe de la chair des mots dans lequel on s'enfonce avec un infini vertige et une non moins infinie jouissance. On laboure, on rabote. Mais c'est de la viande qu'on rabote. Tout processus vital est organique. Nous sommes, d'un bout à l'autre, un système d'organes. Et il n'y a pas à sortir de là. La nécessité d'écrire, l'énergie, la ténacité qu'on va y mettre, tout ça relève du processus organique. Tout ça fait des copeaux, et saigne. .../...

Pensez-vous que le travail d'élagage de la langue pourrait vous porter au cœur de la tentation poétique ?

Oui, parce que la poésie est l'épicentre du séisme de la langue. J'en suis absolument persuadée. À force de raboter, d'être dans l'ablation, on arrive à l'écorce, à l'épure. Et le goût de l'épure mène à l'expression poétique. Je ne sais pas encore si c'est vrai pour moi. Cependant, c'est un mouvement qui me paraît avoir du sens. Aller vers la raréfaction, que le blanc s'empare de la page, que le blanc monte, que le silence monte. Qu'est-ce donc le texte poétique, sinon une page dévorée de blanc...

Propos recueillis par Jérôme Goude (extraits)
in : *Le matricule des anges*, février 2008, http://www.lmda.net

Waiting for P.M.

Elles sont venues. Elles sont là. Pour lui. Car il va paraître. Et dire ; lire ; devant un tableau de Francis Bacon ; il va extraire son verbe, le délivrer, oindre de sa parole la fervente assemblée.

Il ne saurait manquer. On n'aurait pas attendu pour rien au pied de l'escalier mécanique dans la tiédeur bruissante du Centre Georges Pompidou ; on ne serait pas, en vain, monté de Saint-Etienne, ou de Poitiers, voire de Vierzon, en train, ce mercredi 12 mars 2008, date de la lecture annoncée depuis des mois, programmée pour clore le cycle de conférences, rencontres et tables rondes organisé autour de l'écrivain majuscule gratifié d'une Carte Blanche à Beaubourg. Quelques-uns, aussi, se dressent là, convenons-en, de rares hommes aventurés au milieu des femmes, comme elles debout. Ceux et celles qui se connaissent déjà, qui ont assisté, les semaines précédentes, à telle ou telle soirée, font cercle, entre initiés ; les autres campent dans leur attente chacun tout seul, et happent au vol des bribes ; quand il est en forme c'est, moi à Lagrasse je me souviens, ça change tout, et aux Ateliers Berthier il était là, mais il ne lisait pas, de la place on aurait dû pouvoir réserver on serait sûr au moins, c'est toujours comme ça, vous croyez que.

Enfin la cohorte s'ébranle, on monte, on est admis, la cérémonie aura lieu, on ne doute plus. On accède à l'empyrée, au quatrième étage, au Musée d'Art Moderne, à droite de l'escalier central. L'espace est chichement octroyé ; on n'en revient pas, de devoir s'entasser là, entre un pilier, une table chargée de matériel d'enregistrement, et une autre table, la sienne, vide, qui fera office de pupitre. Le tableau est au mur ; une femme encore, de

Francis Bacon, comme il était annoncé sur la brochure ; une femme mauve, violine, emmêlée, grise noire et rose, offerte et refusée. Pas de chaise côté public ; ça trémule dans les rangs, on protesterait presque, du moins s'étonne-t-on, d'une telle incurie, de ce manque d'égards. On s'assied tout de même, on s'arrange, par terre, on s'accommode. On est là, on reste évidemment.

Ecce homo. Face ronde, très blanche, plus que pâle ; et menu corps sec de paysan creusois ramassé dans de sombres tissus. Il apparaît ; les dos les cous les épaules des femmes muettes, clouées au sol, se dressent et se dardent vers lui qui prend place et dit trois choses, rien, et aussitôt s'enfonce dans son texte, à l'abri de la couverture jaune. C'est l'été de la mort d'une mère, la chambre, l'été, des arbres énormes, des livres, l'ivresse dure, la naissance d'une fille, Booz endormi. La béance pantelante des femmes très sexuelles est comblée ; le jus verbal sourd du corps de l'écrivain, se répand, est recueilli humé goûté. Il vaut d'avoir attendu. Je bée, moi aussi.

Ite, missa est.

Marie-Hélène LAFON
in : « Rives et dérives » ; 32, Grenoble, 2008

Buchet/Chastel

Les éditions Buchet/Chastel furent fondées en 1936, par Edmond Buchet et Jean Chastel, qui reprirent le catalogue des éditions Corrêa, nées au début des années 1920.

Edmond Buchet (1902-1997) en était le dirigeant et l'éditeur de 1935 à 1969. Il obtint le prix Goncourt avec Charles Plisnier, le prix Interallié avec Roger Vailland. Il publia Vlaminck, Maria Le Hardouin, Maurice Sachs, Erskine Caldwell. Il accueillit dans ses « Pages immortelles » Romain Rolland, André Maurois, Thomas Mann, Stefan Zweig, André Gide, François Mauriac, Paul Valéry. Il découvrit entre autres Henry Miller, Lawrence Durrell, Malcolm Lowry, Carl Gustav Jung, lança avec succès Jean Bernard, et créa la collection « Musique » qui fait aujourd'hui encore autorité.

En 1969, la direction de la maison est prise par le fils d'Edmond Buchet, Guy Buchet. En 1994, elle est rachetée par Pierre Zech. En avril 2000, Vera et Jan Michalski, propriétaires du groupe Libella, reprennent Buchet/Chastel : ils donnent une nouvelle dynamique à la littérature française et étrangère. Ce travail a été notamment récompensé par l'attribution à Joël Egloff du prix du Livre Inter 2005 pour son roman *L'Etourdissement* et par le grand succès de *Loin de Chandigarh* de Tarun Tejpal. Le catalogue s'est élargi en direction de l'écologie, du dessin avec « Les Cahiers dessinés », de la poésie, du récit de voyage avec *Le Journal des Lointains*, sans oublier le roman noir.

http://histoire.libella.fr/buchet.html